

# « Auschwitz n'est pas un musée ordinaire, c'est un gigantesque cimetière »

Dorota Kuczynska guide depuis 28 ans pèlerins et visiteurs à Auschwitz-Birkenau. Un métier pas ordinaire – raconter la mort et l'horreur au quotidien – qui tend à devenir une mission avec la disparition des derniers rescapés.

Comme je travaille depuis plus de 20 ans, j'ai eu la chance de rencontrer beaucoup de survivants du monde entier. Et de devenir amie avec certains

”

ABONNÉS



Écoutez la rencontre avec Dorota sur lesoir.be.

RENCONTRE  
LORRAINE KIHLL

Ça a commencé par un lapsus. « Je voudrais que vous me racontiez ce que c'est que d'être gardien d'Auschwitz, de passer ses journées ici, le poids de cette histoire.

– Guide.  
– Pardon ?  
– Guide. Je ne suis pas gardien, mais guide. »

Outch. Dorota Kuczynska prend une minute pour enfile son manteau et prévenir ses collègues qu'elle s'éclipse tandis que son interlocutrice lutte pour ne pas céder à l'envie de se cacher sous la table basse après sa piteuse entrée en matière. La guide (« guide, guide, guide ») travaille aussi au service de presse du Mémorial d'Auschwitz-Birkenau. Avec la commémoration des 80 ans de la libération qui approche, elle a du travail par-dessus la tête. Mais elle prend le temps.

« Mon bureau est en face du crématorium et de la chambre à gaz d'Auschwitz. Ce n'est pas un travail ordinaire. Je pense qu'il faut avoir un caractère assez spécifique et comprendre ce qu'est vraiment Auschwitz. Il y a deux aspects : le côté un peu dur, c'est le poids de l'histoire que porte ce lieu, et le côté positif, ce sont des échanges humains. J'ai eu la chance de rencontrer beaucoup de survivants du monde entier. Et de devenir amie avec certains. Avec leur disparition, qui nous fait beaucoup de peine, nous devenons les témoins des témoins. Cette question de la transmission de la mémoire devient très importante et, avec le temps, ce travail commence à devenir une mission, je trouve. » La guide s'est retrouvée un peu par hasard à Auschwitz, quand le site cherchait des francophones. À l'époque, la Polonaise fait ses études en France. Elle passe les concours, pense ne rester que quelques mois, se jugeant trop sensible et cette histoire trop lourde à porter. Et puis, à la longue, le travail est devenu « addictif » : les histoires humaines, les amitiés nouées avec les survivants, l'impression de devenir pour eux « un peu de cette famille qu'ils ont perdue ». Vingt-huit ans plus

tard, elle sort de son bureau pour montrer la fameuse tour crématoire sur laquelle donnent ses fenêtres, tout en soulignant qu'il fait beau aujourd'hui. Froid, mais beau. « On essaie de voir le côté positif des choses, sans oublier où nous sommes. Derrière chaque bâtiment, chaque lieu, se cache une histoire humaine. Là, vous avez le premier crématorium, la première chambre à gaz. Ca, c'est le côté des victimes. Et là-bas, vous voyez cette jolie maison qui paraît assez banale ? Cette maison, pendant la guerre, était utilisée par le directeur du camp, Rudolph Höss, sa femme et leurs cinq enfants. Alors là, on commence aussi à comprendre que c'étaient les gens ordinaires, les gens comme nous. »

Une maison normale avec vue sur le crématorium.

Exactement. Jusqu'à la fin de leurs jours, ils parlaient de cette maison comme de leur « paradis ». Un paradis situé, à quoi, 200-250 mètres du crématorium de la chambre à gaz du camp.

Lors des deux visites que j'ai faites ici, j'ai été surprise par la dureté du guide vis-à-vis des visiteurs. Il ne les ménageait pas du tout. C'est quel la relation que vous avez avec le public ?

Ce n'est pas un musée ordinaire. C'est un lieu de mémoire, mais c'est surtout un gigantesque cimetière. Nous le rappelons aux gens qui viennent visiter ce site. On peut diviser les visiteurs en trois catégories. Il y a les pèlerins qui viennent ici pour voir l'endroit où ils ont perdu leurs proches. Il y a aussi beaucoup de jeunes qui arrivent avec leur classe dans le cadre de leur programme d'histoire. Ce sont des visites mémorielles, historiques. Et puis il y a des gens qui viennent ici parce qu'ils sont juste à côté. Ils visitent Cracovie ou une autre ville et se rendent compte qu'Auschwitz n'est pas loin. Ils viennent ici parfois pour voir un lieu... je dirais un musée d'horreur. Ces visiteurs sont très importants pour nous parce que, souvent, cette visite change leur comportement. L'humanité a échoué ici il y a 80 ans. J'essaie d'expliquer aux gens qui visitent avec moi qu'Auschwitz n'est pas

Faire de la fiction sur Auschwitz... désolée, ça me met mal à l'aise. J'ai l'impression qu'il y a toujours quelque chose qui se cache derrière. C'est de tirer de l'argent, de la souffrance des autres.

”

Dorota Kuczynska travaille à Auschwitz depuis plus de 20 ans. Lorsqu'elle a commencé, le mémorial accueillait entre 500.000 et 600.000 visiteurs par an, on parle désormais, de 1,3 million de personnes. © DR.



qu'un lieu de mémoire, mais un lieu historique, où on devrait se poser des questions sur le passé, mais également sur le monde d'aujourd'hui et sur l'avenir. Quelles valeurs faut-il préserver pour que de telles histoires ne se répètent plus comme hier ?

L'évolution du monde vous inquiète ?

Oui. Quand je suis venue ici, il y a 28 ans, je pensais ne parler que du passé. On vivait dans un monde où il y avait la paix, plus de mal, plus de souffrance. Mais depuis déjà plusieurs années, on voit cette montée d'extrême droite un peu partout. Ce n'est pas que la Pologne, la Hongrie, mais la France, l'Italie, les États-Unis, un peu partout. L'invasion de l'Ukraine par la Russie, ça se passe à quelques centaines de kilomètres de nous. L'homme a la mémoire courte. Après chaque génocide, on dit « plus jamais ». Et puis, avec le temps, ça commence à devenir banal. Ça commence toujours par un discours de haine. Alors là, j'essaie d'expliquer aux gens qui viennent qu'arrêter le génocide au moment du génocide, c'est trop tard. Mais on peut le faire avant. Notamment à cette étape de discours de la haine.

Alors qu'elle parle, Dorota Kuczynska traverse la porte taillée dans la double rangée de barbelés qui sépare les dortoirs du camp des baraques de l'administration. Certains blocs accueillent désormais l'espace musée du site. À la faveur d'une visite officielle sécurisée, le bloc 4 est vide pour le moment. En temps normal, les groupes guidés se suivent de façon fluide et à peu près continue. Lorsqu'elle a commencé, le mémorial accueillait entre 500.000 et 600.000 visiteurs par an, on parle désormais de 1,3 million de personnes. La salle principale expose des photos des familles débarquant du train à Birkenau. Si des femmes et des enfants sont effectivement passés par le camp, les convois de déportés juifs étaient triés dès la sortie du train. Une file pour les hommes bien portants, destinés aux travaux forcés et à une mort lente par privations, une autre pour les femmes, les enfants, les vieillards, les personnes handicapées pour la « douche ». Les images montrent les files de mères avec leurs enfants, portant leurs valises, trompées. Dorota Kuczynska est passée des centaines, des milliers de fois devant ces photos des enfants qui n'ont aucune conscience de se rendre à l'abattoir. « Sûrement parce que je suis maman, ça fait toujours quelque chose. » Mais c'est souvent le bloc suivant qui marque le plus les visiteurs, le mémorial y a rassemblé les effets personnels de déportés. Ainsi que les deux tonnes de

cheveux retrouvés dans des sacs lors de la libération. Ils étaient destinés à l'industrie pour faire du tissu, des tapis, du fil... « C'est toujours la partie la plus poignante, la plus dure. Les gens ne sont presque jamais préparés à ce choc. Certaines personnes ont d'ailleurs du mal à comprendre que ce sont de vrais cheveux. Quand Simon Gronowski\* vient ici, il vient sur une tombe symbolique de sa maman et de sa sœur. Avant quand il passait par cette salle il disait : "Peut-être qu'on voit les cheveux de ma sœur de ma mère, on ne sait jamais." »

Les années et le fait de passer devant ces vitrines aussi souvent n'effacent pas les émotions ?

Comment vous expliquer ? On peut comparer ce travail à celui d'un oncologue, qui est en contact avec la mort tous les jours. Nous, nous parlons de la mort, lui, c'est encore pire. Il a son patient en face. Certains s'habituent probablement, mais il y a toujours quelque chose, une tristesse qui reste. Je ne peux pas dire que je suis devenue complètement insensible, non, ou que je répète tous les jours la même chose. C'est la même histoire, mais je quitte des gens qui sont différents. Et je pense que leurs réactions ont un impact sur moi. Après, tout dépend des personnalités, des traumatismes du passé, de la perte d'un proche pendant la guerre... Une grande partie des guides qui travaillent ici ont perdu une ou plusieurs personnes pendant la guerre, à Auschwitz ou ailleurs.

Vous connaissez l'histoire de votre famille pendant la guerre ?

Mon père venait de Varsovie. Il est né dans une famille de soldats polonais. Alors, ma famille, du côté de papa, a beaucoup souffert à cause de l'occupation soviétique. Quant à ma mère, elle a grandi près de Zakopane, la montagne polonaise. Je savais que c'était l'endroit où il y avait beaucoup de groupes de partisans, mais on n'en parlait pas trop. C'est seulement par hasard, alors que je travaillais depuis quinze ans ici, que j'ai découvert qu'un ami de la famille avait été fusillé devant le mur de la mort, à Auschwitz (elle a reconnu sa maison dans une exposition locale sur la résistance et a découvert dans la légende les circonstances de sa mort, NDLR). Une collègue qui restaurait à la gomme la fiche d'un déporté a aussi découvert, au moment où le nom est apparu, qu'il s'agissait de son oncle.

La génération de vos parents parlait peu de la guerre ?

Quand j'étais petite, parler de cette histoire était très compliqué parce que la